

la revue de la ●
ceramique verre
www.revue-ceramique-verre.com et du

NUMERO 156 SEPTEMBRE-OCTOBRE 2007 - FRANCE 11 € - EUROPE 12 € - GRANDE-BRETAGNE £ 8,3 - SUISSE FS 18 - NUMERO 156

BIENNALE DE CHÂTEAURoux

Agnès Debizet, modelage de l'étrange



Une atmosphère de poésie dans un vieil hôtel du Marais. Comme si le fantasque se conjugait ici au quotidien. Un jour, elle est arrivée de Marseille, à 17 ans, a découvert Paris et suivi des études littéraires. Pourquoi est-elle entrée dans un atelier de terre? Un atelier de la Ville de Paris, tenu par Albert Minot. Elle a 23 ans, vient de terminer sa maîtrise de lettres. Dès le premier instant, la rencontre avec le matériau est une évidence. Puis, lentement, sans hâte, Agnès Debizet comprend ce que peut lui apporter la terre: cette possibilité de créer à partir du vide, du rien.

Elle se passionne pour le modelage. Lorsqu'elle sort, son enthousiasme se poursuit dans les livres d'art, ou en allant découvrir au Louvre la survie des anciennes civilisations méditerranéennes, œuvres de Phénicie, d'Assur, hauts-reliefs de Sumer. Les livres et les musées, toujours, pour devenir fervente de l'art des Celtes. Au musée de l'Homme, elle découvre les créations d'Afrique ou d'Océanie. L'art roman avec ses monstres sculptés, sera une autre exploration passionnée, en Aunis ou en Saintonge, en Auvergne ou en Bourgogne: des visions qui ne cesseront plus jamais de l'habiter, de lui offrir un renouvellement permanent d'influences.

Dans ces années 1980-88, celles de l'Atelier de la Ville de Paris, elle travaille une terre de faïence chamottée, cuite à près de 1000°, une terre qui reste brute, car l'émail n'est pas, et ne sera jamais, son affaire: elle préfère les engobes faits de barbotine de terre colorée. L'atelier possédant un grand four, et, forte de tout ce qu'elle admire, elle pense tout de suite la terre à travers la sculpture, et fait naître de grandes formes très étudiées, abstraites ou non.

Des formes revisitées parfois, pour répondre au besoin d'un objet. Ainsi naissent des boîtes dragons, tandis que la répétition de sculptures abs-

traies engendre les montants d'une bibliothèque. La terre est transformée en gardien tutélaire de ses trésors, la collection éditée par Mazenod, L'Univers des formes. À partir de là, d'autres bibliothèques lui seront commandées. Agnès Debizet les crée en fonction de ce que sont les gens et leurs livres. Sur leurs montants, elle imaginera, un jour, de graver, sur un engobe noirâtre, les premiers mots de *L'Education sentimentale* ou de *La Princesse de Clèves*.

Vers 1985, elle arrive à monter son atelier personnel, mais continue de cuire dans l'atelier collectif. 1988 est une étape: elle s'achète un four à grès: la terre de faïence est dévolue désormais aux pièces de petite taille, quand le grès, plus robuste, est de plus en plus présent. C'est l'année de sa première exposition, au cloître des Billettes, suivie d'autres manifestations, dans ces années 1988-92. S'il n'y a plus d'exposition avant 2002, elle continue sans cesse de créer, et en 1998, tout en gardant son contact avec Paris, a réinstallé son atelier dans un village de l'Yonne.

Tout au long de ces années, Agnès Debizet maîtrise de mieux en mieux la terre, explore l'engobe, en découvre toute la diversité: engobes de barbotine de porcelaine, ou de terres de faïence fondant légèrement à la cuis-

son du grès. Elle aime cet engobe de terre de faïence noire, talquée ou non, qui permet des contrastes cinglants. Elle s'apprend à multiplier effets, ceux d'une matière rugueuse, mate ou satinée, grattée, découpée, mise en relief ou en aplats, ou encore récemment, et l'effet lui plaît de plus en plus, fêlée ou fracturée, mais jamais émaillée.

De tout naît un monde de figures rares et structurées, évoluant, muant, se transformant et finalement effaçant tous nos repères. Les Guerriers de faïence avec casque et bouclier, des années 1985-1988, se sont aujourd'hui mués en Guerrières. Les Envahisseurs semblent muer de l'animal à l'humain. Montées sur un socle, propos d'un travail sur la géométrie des couleurs de la terre, les pièces atteignent 1,80 mètre de haut.

Des colonnes totem apparues dans les mêmes années 1985-88, vont peu à peu se faire sinueuses, devenant « spirales », ou « vrilles » coupantes. Des formes tripodes et acéphales, gesticulantes ou raidies, atteignent 2,50 mètres de haut. D'autres pièces sont à hauteur du regard, offrant la profondeur d'un puits où des spirales intérieures offrent un jeu cinématique, tandis que, tout récemment, leur paroi trouée dévoile la lumière. La sculpture n'offre plus de limite définie.

Monde inconnu et inquiétant, de ces formes en suspens, qui s'achèvent en cornes, en griffes, en pointes

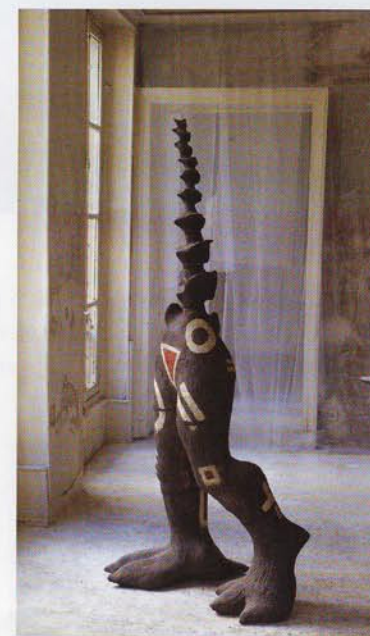
Parallèlement, quittant toute verticalité, des têtes sans corps semblent rivées au sol. Ces sculptures sont modelées à la plaque, selon la technique du colombin aplati. Pour la cuisson, les pièces sont sciées en plusieurs morceaux, suivant une configuration déterminée, qui permettra de les assembler comme tenons et mortaises, puis de les sceller à la colle teintée. La grande difficulté réside à trouver et maintenir l'équilibre, à respecter le centre de gravité. La teinte choisie pour les scellements produit un effet plastique, tout comme les stries qui gravent partiellement la terre, faisant ressortir le satiné des zones en réserve.

Monde inconnu et inquiétant, de ces formes en suspens, qui s'achèvent en cornes, en griffes, en pointes; images auxquelles l'engobe sombre prête des traits grotesques. Bestiaire monstrueux, qui peut se lire comme un code rituel, comme une sorte d'incantation, ou semble faire partie d'un jeu, être les pièces d'un échiquier dangereux.

Suivant son habitude, Agnès Debizet ne renie pas l'objet fait pour accompagner la vie: parfois, les formes seront sectionnées pour leur octroyer un usage, lampe ou autre, qu'importe? D'une large base, ou de l'entrelacs tourmenté d'une racine, faire le support d'une table. Ailleurs, des vases-plateaux, des boîtes-urnes, associant le soleil, la lune et des branchages, semblant dérivées de quelque civilisation oubliée, tandis que ces hommes-oiseaux en relief, ces graines ensoleillées, apparaissent dans un cadre évoquant celui d'une télévision, comme une semence idéale jetée sur le monde.

À côté de son œuvre de terre, réalisé dans son atelier des champs, Agnès Debizet, à Paris, fait de grands collages de papier, étendus à l'infini sur le mur, composés de découpages de magazines, et évoquant des foules, compactes et infinies, s'échappant, et suscitant la même impression de vie sans cesse défaite et refaite

Comme si, d'un point à l'autre, d'un temps à l'autre, d'une nature à l'autre, tout se rejoignait, s'opposait, s'enchaînait. Comme un fil sinueux et continu, tissé à travers l'espace. Un peu comme ces broderies que leur auteur aime tracer sur la surface



d'argile. Un peu comme dans sa vie, où Agnès Debizet ne sait jamais lâcher grand-chose de ce qu'elle aime, de ce qu'elle crée, de ce qui la rend elle-même. Au point de reprendre, au besoin, l'ouvrage abandonné depuis quinze ans, pour l'intégrer à un monde où rien ne s'arrête, où tout transmue,

évolue, et survit, comme si, dans cette fuite même, renaissait sans cesse une force de vie. Présence, absence? Une méditation sur un monde infini, où hier, aujourd'hui, demain, se confondent et tentent de s'échapper dans la même migration.

Marielle Ernould-Gandouet

Vue d'atelier, 2007
Migrant 1,
 H. 2,27 m
Narcisse et L'Hallali,
 H. 1,04 m
 Grès engobe porcelaine
 Photos Lucien Glowinski